

Daniel Bourrion

légendes



légendes

langue	11
litanie	31
la petite fille dans sa robe claire	45
19 francs	63
trois quatre-vingts	87

*Cette langue n'est pas ma langue.
Cette langue que je parle là
n'est pas ma langue.*

langue

Cette langue n'est pas ma langue. Cette langue que je parle là n'est pas ma langue. Cette langue que je parle là m'a été toute apprise sur les bancs d'une école comme j'avais trois ans par deux bonnes sœurs à cornette noire et dont j'ai souvenir des noms, des visages, des sourires. Cette langue n'est pas ma langue et depuis là j'ai avalé ma langue première, cette langue qui n'existe pas, est langue entre deux langues, est langue presque inventée mais par personne vraiment, par des peuples bousculés, des gens de peu, des gens de glaise.

Cette langue n'est pas ma langue et j'ai perdu ma langue première comme un enfant perd un jouet un beau matin sans s'en apercevoir – il s'amuse seul, ne prend pas garde, ne pense même pas à mal, pourquoi le ferait-il aussi, on ne perd pas les choses d'importance, elles ne disparaissent

pas, on croit qu'elles demeureront toujours présentes et puis l'on se retourne d'un côté et de l'autre et il manque quelque chose, quelque chose qui était la langue, le tout premier outil pour dire le monde, en comprendre les bords, en saisir les mains.

Cette langue que je parle là n'est pas ma langue même si je suis dedans maintenant par la force des choses puisque avec tous les autres j'étais obéissant et que j'ai donc appris ma langue de maintenant comme une langue étrangère aidé en cela par le sacré qu'était l'école, par le sacré qu'étaient les sœurs, et parce que là où je changeais de langue presque comme de chemise, on ne plaisantait encore ni avec l'une, ni même avec l'autre.

Cette langue perdue est mon passé, ma part première presque oubliée et c'est cela qui se passe depuis, écrire dans une langue tout autre le souvenir d'une langue perdue, de moi aussi perdu qui tente d'écrire sans

trouver terme ce qu'on ne saurait dire
qu'avec des mots d'oubli.

Avec ma langue enfuie a disparu un monde, mon monde, celui dans lequel je suis né, celui d'avant ma vie et du commencement de cette vie, celui des premiers pas, des premières paroles, des premiers gestes et des visages tels des montagnes dont la plupart ont à présent disparu, érodés d'abord et puis figés, gommés, effacés d'un seul coup sans que plus rien, ou pas grand chose, ne témoigne d'eux.

Avec ma langue perdue a sombré tout un continent, cette musique particulière qui était celle de ce temps que je retrouve parfois dans des échos, quelques éclats de voix, des tournures de phrases que gardent encore dans leurs sacs usés de vieilles personnes, une mélodie qui s'enfuit mais de suite, me fait toujours penser à ces concerts qu'on peut entendre de loin, de l'autre côté d'une forêt, d'un lac bleu-gris, et dont les notes

lasses ne nous arrivent que par bribes, par vagues brèves dont on ne sait pas trop s'il ne s'agit pas là juste d'un rêve, d'une illusion.

Avec ma langue perdue, c'est le temps même qui a sombré en plein dedans de lui, qui s'est lui-même mangé gloutonnement parce que j'ai perdu même les mots de ce temps-là pour dire le passé le futur, pour dire la marche forcée des jours.

Avec ma langue perdue, enfin, c'est l'univers dans son entier qui est tombé dans le grand rien maintenant que je n'ai plus les mots premiers que j'avais là pour dire tout – j'avais sans doute bien peu de choix alors dans ma réserve mais ce peu-là était tout juste ce qui bornait mon monde, en recouvrait même précisément chaque pli quand le lâchant dans l'eau noire de mon oubli, je vois que c'est tout l'univers de ce temps-là qui a sombré, ne remontera plus ou alors sans plus jamais réellement émerger, condamné à ce flou que gardent les choses ennoyées.

Ma langue d'avant, je ne savais pas ce qu'il m'en restait, je ne le sentais pas, j'avais tout oublié proprement, consciencieusement, jusqu'à ce que touriste soudain dans un pays qui n'était pas le mien, un pays proche pourtant, je me suis aperçu que ce parlé, celui de là, de ce pays dont des armées avaient plusieurs fois brouillé les frontières, y avaient laissé une part d'eux qui était en nous maintenant, vivait en moi encore et que j'étais chez moi tellement ailleurs, de l'autre côté des limites, que c'était là comme de retrouver un peu sa maison après un long voyage : tout semble être resté pareil mais à dire vrai, pas tout à fait, pas totalement et la différence qu'on sent, on ne sait ce qu'elle peut être, on ne peut pas vraiment la redire. Là d'un seul coup, ailleurs, au hasard de la rue, je retrouvais même goût, même sensation dans les oreilles, à croire que les mots

d'abord appris étaient restés collés de tout ce temps à mon palais, guimauves discrètes que je retrouvais soudain à tourner dix mille fois dans ma bouche sous ma langue, la vraie, celle de mon corps arpentant cette ville et découvrant ce que ça peut être que de s'entendre presque chez soi, à nouveau et un jour, presque rentré chez soi.